

Paul-André Bryon

JEAN-BAPTISTE FRENET 1814 -1889

Visionnaire incompris à Saint-Martin d'Ainay

En 2007, le Musée des Beaux-Arts de Lyon présentait dans le cadre de la *manifestation Lyon 1800-1914*, une exposition *le temps de la peinture*. Rendant compte de celle-ci, un journal lyonnais titrait : *Au musée des Beaux Arts, fin de malédiction pour les peintres lyonnais*. S'il est un artiste lyonnais maudit au XIX^e siècle, c'est bien Jean-Baptiste Frénet. Sa personnalité exaltée, déconcertante, impérieuse et farouche, explique en partie une longue mise à l'index. Pourtant, artiste non-conformiste, Jean-Baptiste Frénet laisse une œuvre essentielle pour l'histoire de la peinture lyonnaise du XIX^e siècle. Selon le critique d'art et membre de l'Académie Française Pierre Rosenberg « *Il fallait que Frénet fut lyonnais. Où ailleurs en France trouve-t-on autant d'artistes qui échappent aux modèles parisiens, au moule et aux conventions de la capitale ?* » (in *Jean-Baptiste Frénet* par l'historien lyonnais Michel Régner). Et pourtant, dans une revue d'art éditée récemment à Paris et à Lyon (*Mémoire des Arts n°64*), un critique écrivait « *Pourquoi réhabiliter Frénet. On attache trop d'importance à cet outsider de l'éternité.* » !

Pour mieux comprendre il est intéressant d'opposer le destin de Frénet à celui très différent d'Hippolyte Flandrin. Ils sont de la même génération (Flandrin a cinq ans de plus que Frénet). Tous deux sont nés à Lyon dans des milieux comparables, ils ont appris la peinture à l'École des Beaux-Arts de Lyon, puis à celle de Paris, et dans l'Atelier de J.D. Ingres. Mais Flandrin en remportant le Prix de Rome en 1832 commence une carrière officielle : il s'installe à Paris en 1838 en s'éloignant du milieu lyonnais, cultivant un beau style, plus classique finalement que celui d'Ingres, un style XIX^e qui a remporté beaucoup de succès en son temps (on a pu voir en lui un *Raphaël du XIX^e siècle* !). Par opposition, Frénet est resté provincial, boudé par la critique, incompris dans ses anticipations sur la modernité ; il laisse pourtant une œuvre étrange et puissante, marquée par un mysticisme tourmenté caractéristique de l'école lyonnaise du milieu du XIX^e siècle.



Huile sur toile 1000x 70 cm
Musée des Beaux-Arts Lyon

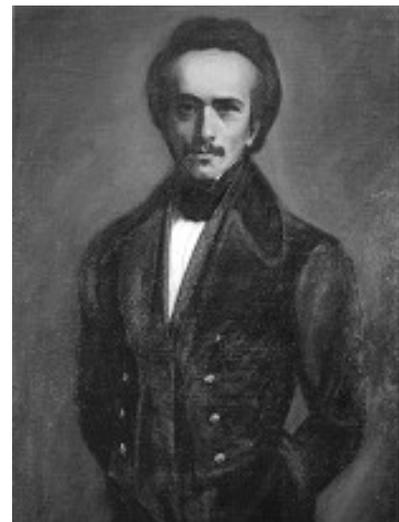
1. Un notable provincial, homme politique et homme de science : autoportrait de 1842

Jean-Baptiste Frénet, né à Lyon le 31 janvier 1814, meurt à Charly (Rhône) le 12 août 1889. Il laisse alors le souvenir d'un homme politique de terrain, ancien maire de Charly, ancien conseiller général du Rhône. A sa mort, sa maison, dans le centre du village, est un musée, où de la cave au grenier sont accumulés grands et petits tableaux, dessins, gravures, tous signés de lui : Frénet a été un peintre apparemment sans réussite puisque presque toutes ses œuvres se retrouvent dans sa maison.

L'autoportrait reproduit ci-contre le montre âgé de 28 ans, devant un vaste horizon placé bas pour grandir sa silhouette. Les cheveux noirs coupés ras se détachent du ciel, tandis que le

regard intense est perçu derrière des lunettes cerclées fines. Une sorte de chaîne métallique tombe sur sa veste noire à col et poignets de velours laissant voir une cravate noire enroulée et une chemise blanche. La main droite gantée de gris est posée sur la hanche. Le tableau veut signifier un caractère impérieux, dominateur. Frénet veut apparaître austère, éloigné du style bohème de beaucoup d'artistes. Bien qu'il n'ait pas encore entrepris ses recherches sur la chimie de l'impression argentique, le portrait évoque plus l'homme de science qu'un peintre.

S'il me fallait acquérir tout cela avec des moyens que je n'ai pas, dont je m'estime ne pas avoir, je préférerais continuer ce que je fais depuis 15 ans, voir pousser mes choux et mes raves, se coqueter mes enfants et mes poules dans mon patrimoine champêtre de Charly, quoique parfois, en relevant ma tête, je désirasse encore quelques fraîches rosées et de larges rayons de soleil pour grandir et mûrir les semences de mon printemps... »



Huile sur toile 112 X 74cm
Col. part.

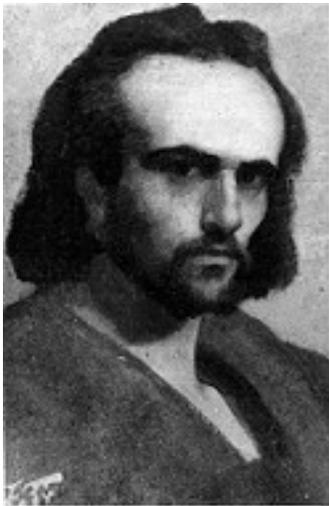
2. Un nu surprenant (vers 1860 ?)

Un homme nu aux formes puissantes et tourmentées, dominant le Rhône dans la région de Charly, accuse au loin Lyon, la ville de tous les tourments de l'artiste qui se représente comme une victime dépouillée et furieuse. Quels drames, quels malentendus, quelles profondes déceptions sont-elles à l'origine d'une telle fureur ? Voilà ce qu'il nous faut découvrir.

3. Un jeune artiste romantique et mystique: autoportrait de jeunesse (vers 1835 ?)

Frénet est né à Lyon, 27 rue Désirée (quartier des Terreaux). , dans une famille de petite bourgeoisie. Son père était négociant en étoffes de soie. Sa jeunesse a baigné dans le mysticisme lyonnais. Son père était depuis 1808 membre de la *Loge maçonnique de la Candeur* : on en retrouve la mémoire dans la scène maçonnique reproduite ci-contre. Frénet est aussi imprégné de la pensée de P.S. Ballanche, poète et philosophe, chef de file du mouvement romantique et mystique lyonnais. Il entre à 13 ans à l'École des Beaux-Arts. Mais son tempérament ombrageux le fait exclure de l'École en 1828, un an seulement après son admission. Réintégré en 1832, il devient l'élève de Jean-Claude Bonnefond, dont l'enseignement lui convient : il sera récompensé par une mention à l'examen de *figure peinte*.

En octobre 1834, le jeune homme quitte Lyon et rejoint l'École des Beaux-Arts de Paris et l'atelier d'Ingres. A Paris, il rencontrera Lamennais, Lacordaire, Ozanam. Il sera marqué définitivement par l'humanisme chrétien et social d'Ozanam dont il n'oubliera pas le message essentiel : « *La question qui divise les hommes de nos jours... c'est une question sociale, c'est de savoir ... si la société ne sera qu'une grande exploitation au profit des plus forts... ou une consécration de la protection des faibles. Il y a beaucoup d'homme qui ont trop et qui veulent plus encore ... il y en a beaucoup plus qui n'ont rien... Entre ces deux classes d'homme une guerre de prépare ... d'un côté la puissance de l'or, de l'autre la puissance du désespoir. Entre ces deux armées ennemies, il faudrait nous précipiter, sinon pour empêcher, du moins pour amorti le choc* » (extraits d'une lettre d'Ozanam à Janmot). Il participera à la première Société charitable (Conférence Saint-Vincent de Paul) fondée par Ozanam à Saint-Etienne du Mont. Il adhère aux idées républicaines de Lamennais et de Lacordaire. Dès lors, il va se forger un idéal à la fois humanitaire et chrétien qu'il traduira plus tard dans ses œuvres religieuses.

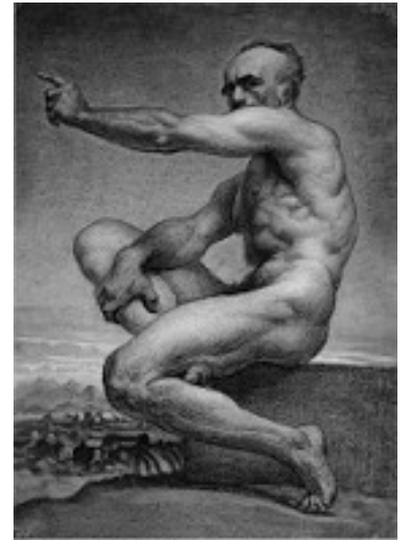


**autoportrait de
jeunesse**

Huile sur carton
22,5 x 15 cm Col.part.

En 1835, Ingres prend la direction de l'Académie de France (Villa Médicis à Rome). Frénet le rejoindra, réalisant l'indispensable voyage en Italie en compagnie de deux autres condisciples lyonnais, Louis Janmot et Claude Lavergne. Il y retrouvera aussi Hippolyte Flandrin . Il visite les principales villes d'art italiennes et il s'astreint à copier des œuvres de Raphaël, Michel-Ange ou Giotto, ce qui ne l'empêche pas, contre l'avis d'Ingres, de s'adonner à des recherches plus personnelles, dont de nombreux paysages de Rome et ses alentours. Il rêve de restaurer la peinture religieuse et prépare un mystérieux triptyque ayant pour thème Adam et Eve chassés du paradis terrestre et l'Homme attendant sur terre à la porte du paradis terrestre (thèmes typiquement inspirés de Ballanche).

L'autoportrait reproduit ci-contre est contemporain de ce voyage : et suggère un jeune artiste romantique et rêveur. L'étrangeté de son comportement à Rome est rapportée par son condisciple Claudius Lavergne qui occupait le même logement : « *Depuis deux mois, il avait pris la fantaisie à Frénet de ne plus parler de sorte que j'étais là le soir, lisant à la même table que lui, me couchant, me lavant, sans que jamais il compromit son infatigable silence de sphinx... Je ne connais rien de plus embêtant qu'une manière d'être semblable... c'est un vilain compagnon de chambre... Il ne m'a rien dit en me quittant et.. depuis qu'il est dans son atelier ? il ne m'a pas engagé à aller voir ce qu'il fait...* » . On n'est pas surpris que le sobriquet de *frénétique* lui ait été attribué par ses camarades d'étude. Mais, lui, rêveur et inspiré, appelle à un art nouveau, fidèle à la priorité du dessin enseignée par Ingres, mais exprimant la modernité en s'éloignant des formes académiques. A son retour à Lyon en 1837, il a 23 ans : il occupe un atelier voisin de celui de son condisciple L. Janmot à l'angle des rues de la Reine



Huile, fusain, pastel et gouache,
71 X 52 cm, col.part.

(actuellement rue Franklin) et de la rue de Bourbon (rue Victor Hugo). Frénet expose à la Société des Amis des Arts de 1837 deux œuvres réalisées à Rome : *Saint-Jean de Dieu* et *Enoch*.

1. ***Saint Jean de Dieu***. Il ne subsiste aujourd'hui de ce tableau que l'image gravée reproduite ci-contre. Cependant savons l'appréciation d'Ingres sur le tableau « (*Frénet à Rome*) y couronna de sérieuses études par l'exécution d'un tableau commandé par un hospice de Lyon et qui représente *Saint-Jean de Dieu emportant chez lui sur ses épaules un malade pour le soigner*. Ce tableau que je me rappelle toujours avec le plus grand plaisir est un des meilleurs que j'ai vu faire alors par mes élèves, et renferme toutes les qualités qui constituent un artiste distingué.. »(J.D. Ingres, 1850)

a. Fresques d'Ainay

L'abbatiale d'Ainay, après avoir failli disparaître, devient au milieu du XIX^e siècle le symbole de la légitimité historique (capitale des Gaules) et chrétienne (primatie des Gaules) de Lyon. On se rappelle alors le lien entre l'abbatiale et les martyrs lyonnais de 177, dont la mémoire est honorée



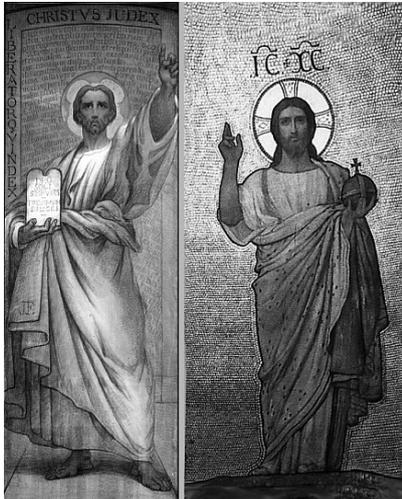
Saint Jean de Dieu
gravure eau-forte 29,5 x 20,8 cm



Biblis, Christ Libérateur, Epagathus
Cartons des fresques d'une paroi
de la crypte de Sainte-Blandine
(Musée Beaux-Arts Lyon)

dans la crypte de la chapelle Sainte-Blandine de l'abbatiale. En 1847-1849, à la demande du curé de l'Eglise d'Ainay, Frénet décore à la fresque les murs et les voûtes de cette crypte. Dans ce petit espace de 3,20 m de longueur et de 3,27 m de hauteur, il peint des personnages grandeur nature regroupés autour du *Christ libérateur de tout esclavage* (voir ci-contre). Sur les quatre pans de la voûte, il représente « *les quatre affranchissements de notre nature dégradée par quatre miracles du Christ* » libérant les hommes de ce qui asservit : maladie (guérison de l'aveugle et du paralytique), faim (multiplication des pains), mort (résurrection de Lazare). Ces quatre scènes couronnent la procession sur les murs de neuf des martyrs lyonnais de l'an 177 : Blandine, Ponticus, Epigathus, Maturus, Attalus, Biblis, Sanctus, Alexandre et Pothin. Cette composition est étonnante tant par la vigueur de sa composition que par la fraîcheur de son coloris. L'œuvre est appréciée par le curé d'Ainay ainsi que par l'architecte du département mais elle déplaira ensuite à une certaine bourgeoisie de la presqu'île qui finit par comprendre que Frénet a mêlé à la

pure religiosité catholique une vision imprégnée des idéaux socialistes et égalitaires de la révolution de 1848. Cette vision a aussi été inspirée par les *Évangiles* de Lamentais : la guérison de l'aveugle et la résurrection de Lazare sont pour Lamennais une image de la résurrection des peuples opprimés : « *Une voix dont la puissance, croissant de siècle en siècle, crie aux peuples enfermés dans la tombe : Lazare sort, et ils sortent.* » Quant à l'aveugle, il symbolise « *les hommes droits qui commencent à voir et saluent pleins de joie l'astre encore caché qui monte à l'horizon.* »



A gauche, Christ de Frénet : crypte de St Balphine
A droite, Christ de Flandrin, abside d'Ainay

a. Le drame d'Ainay – Polémique Flandrin-Frénet

En 1855, le curé d'Ainay fait appel à l'illustre Hippolyte Flandrin pour les peintures de l'abside de l'abbatiale. Flandrin choisit son programme dans « *le style antique transfiguré par l'expression chrétienne* » qui enthousiasme la critique lyonnaise qui reconnaît au peintre une habileté spéciale à concilier « *l'idée chrétienne (la plus haute de toutes les idées) avec la forme grecque byzantine (la plus belle des formes)* » Frénet, qui avait espéré réaliser les fresques de l'abside, est très déçu. De plus,



Face à Face imaginaire entre Frénet à gauche et Hippolyte Flandrin à droite

Flandrin par sa carrière nationale réussie, ne peut qu'exciter sa jalousie. Frénet vient périodiquement observer le chantier de Flandrin, sans rien lui dire. Flandrin raconte : « *J'ai rencontré Frénet, qui regardait mon ouvrage et moi, sans bouger. J'ai été à lui et il m'a avoué... qu'il avait jugé mon œuvre mesquine, complètement manquée. Toutefois, aujourd'hui il est moins mécontent ! Mais qu'importait d'ailleurs ? Moi, peintre de Cardinaux..., membre de l'Institut, je pouvais faire quoi que ce soit, ce serait toujours bien ! Et la dessus, la kyrielle accoutumée des persécutions des curés, des cardinaux... Il m'a entraîné voir ses peintures : j'étais bien là devant ses magots : ma foi ça a été plus fort que moi, je n'ai pu rien en dire... »*

Dans la suite, Frénet sera victime en 1857 d'un chantage suscité par le ministère. En effet, contre l'octroi d'une subvention gouvernementale pour achever l'abside, le conseil d'Ainay doit faire recouvrir les fresques déjà controversées, au prétexte que l'humidité commençait d'en altérer les peintures. Furieux, Frénet intente un procès pour défendre son œuvre, mais il est débouté. Ecœuré par ce règlement de compte, aigri par ces déboires qui l'atteignent dans son travail de création même, il se retire définitivement à la campagne.



Autoportrait en Saint-Augustin
(étude)

b. un autoportrait en guise de testament

Frénet, qui a gardé des amis dans les milieux catholiques, se voit commander par l'archevêque de Lyon, le Cardinal de Bonald, en guise d'apaisement un tableau représentant Saint Augustin. Ce sera la dernière œuvre importante de l'artiste. Il composera une série de tableaux et gravures, autant d'autoportraits en Saint Augustin. La tête mitrée, très inclinée, est vue sous un angle intermédiaire entre profil et trois-quarts. Elle se détache en contre jour sur le ciel. La main droite gantée de l'évêque laisse la plume suspendue, tandis que sa main droite se crispe sur le manuscrit de la *Cité de Dieu*. Cet autoportrait révèle bien la nature tourmentée du peintre, mais en même temps il permet d'évoquer de manière plausible la personnalité de Saint Augustin. Il en résulte un portrait puissant, aussi bien moderne que riche en réminiscences du moyen âge, où Saint-Augustin et Jean-Baptiste Frénet se renvoient chacun leur image, composent comme l'ultime vision du peintre.

Texte réalisé pour ASCLEPIOS (Hôtel-Dieu Lyon 2007)

Quelques références sur Jean-Baptiste Frénet

Ouvrages disponibles: *tous quatre en vente au Musée des Beaux-arts de Lyon*

- Elisabeth Hardouin-Fugier , Etienne Grafe : **La peinture Lyonnaise**, Les Editions de l'Amateur, 1995
- Michel Régnier : **Jean-Baptiste FRENET, Peintre et photographe *La Tailanderie, 2002***
- **DVD : La peinture Lyonnaise** édité par Georges Combe et Jean-Jacques Lerrant (en particulier dans ce DVD le chapitre « Peintres et Philosophes », 2005
- **Le temps de la peinture, Lyon 1800-1914**, Musée des Beaux Arts de Lyon, Grant Thornton, 2007

Ouvrages épuisés :

- ◆ **Les Peintres de l'Ame, Art Lyonnais du XIX^e siècle** , Musée des Beaux Arts de Lyon, ***Exposition Juin-Septembre 1981***
- ◆ **Portraitistes Lyonnais 1800-1914**, Musée des Beaux Arts de Lyon, ***Exposition Juin-Septembre 1986***

Ouvrage privé

- **_Cahier de Saint-Martin N°7.** A propos des fresques effacées de la crypte de Saint-Martin d'Ainay, Jean-Baptiste Frénet le mal aimé, H.Delpech